

# L'ORIGINE DES NOMS

DE

## MER ROUGE, MER BLANCHE ET MER NOIRE

PAR

**Léopold de SAUSSURE**

---

A l'occasion de la récente destitution du khalife, le *Journal de Genève*, rappelant la grandeur des Osmanlis, écrivait :

La gloire de la dynastie éclate sous Soliman le Magnifique. Il est sultan, padishah, khalife, serviteur des villes saintes, maître de la mer Noire et de la mer Blanche ; sa puissance s'étale sur trois continents.

Quelle est cette mer Blanche associée à la mer Noire ? Il ne s'agit pas ici du golfe d'Arkhangel, nommé mer Blanche à cause de la couleur qu'on lui voit quand la neige couvre son étendue glacée ; mais bien de la Méditerranée, que les Turcs, on le sait, nomment la mer Blanche. Une raison a-t-elle été donnée de cette appellation ? Un turcologue m'a dit n'en point connaître.

En ce qui concerne la mer Rouge, diverses explications ont été proposées ; mais, d'après M. Édouard Naville, aucune n'était satisfaisante.

L'idée étant encore fort répandue que la civilisation chinoise a vécu dans un isolement hermétique et n'a pu influencer les civilisations occidentales, il paraîtra d'abord

invraisemblable d'attribuer à une origine chinoise le nom de mers fort éloignées de l'Empire du Milieu. Mais, s'il est vrai que les extrémités orientale et occidentale de l'Asie n'aient eu autrefois entre elles que de rares relations directes et conscientes, les concepts chinois ont été cependant propagés vers l'ouest par des intermédiaires qui sont, en l'espèce, comme on va le voir, les Iraniens, les Turcs, les Mongols.

\* \* \*

La caractéristique de la cosmologie chinoise est de ramener l'univers céleste et l'univers terrestre au concept d'un centre (polaire au ciel, impérial sur la terre) entouré par la révolution cosmique de deux principes antithétiques : l'un froid, obscur, humide; l'autre chaud, lumineux et sec. La prédominance alternative de ces deux facteurs opposés comporte deux phases extrêmes (solstice d'hiver et d'été, heures de minuit et midi) et deux phases moyennes. Cette révolution cosmique, annuelle ou diurne, est également conçue sur l'horizon, comme nous le faisons nous-mêmes en appelant « midi » la direction du sud. La notion — d'ailleurs astronomique — des points cardinaux terrestres est ainsi ramenée au concept plus général de points cardinaux cosmiques, marqués par les mêmes signes et par les mêmes symboles, dans l'espace comme dans le temps, au ciel comme sur la terre; de telle sorte que la graduation d'une horloge, d'un calendrier, d'une boussole ou d'une sphère céleste est, en Chine, homologue et uniforme.<sup>1</sup>

L'action dualiste des principes *yin* et *yang* se combine en outre, dans la cosmologie chinoise, avec celle des cinq éléments, dont un central et quatre périphériques, corres-

<sup>1</sup> Pour plus amples détails, voir « L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole » dans les *Archives des sciences physiques et naturelles*, mai-juin et juillet-août 1923, vol. 5, p. 149 et 259.

pondant aux cinq régions de l'univers, dont une centrale et quatre périphériques ; par conséquent au centre impérial (le palais de l'empereur) situé au centre du Royaume Central — que nous appelions naguère, peu exactement, l'Empire du Milieu — entouré lui-même par les contrées barbares de la périphérie.

La sphéricité de la Terre n'ayant nulle part été soupçonnée avant les philosophes grecs, l'univers terrestre était naturellement conçu comme une étendue plate ; de telle sorte que les points cardinaux de la capitale en désignaient les divers quartiers. Le souverain œcuménique, Fils du Ciel, trônait ainsi au centre du monde, comme l'étoile polaire au centre du firmament. Image de l'étoile polaire, son trône était rituellement tourné face au sud. Il avait ainsi derrière lui la région du *nord*, du froid, des ténèbres et de l'humidité, correspondant à l'élément *eau* et à la couleur *noire* ; devant lui la région du *sud*, de la chaleur, de la lumière et de la sécheresse, correspondant à l'élément *feu* et à la couleur *rouge* ; à sa gauche la région de l'*est*, du matin, du printemps, de la végétation, correspondant pour cette raison à l'élément *bois* et à la couleur *verte* (ou bleu clair) ; à sa droite la région de l'*ouest*, du soir, de l'automne, correspondant à l'élément destructeur, le *métal*, et à la couleur *blanche* du deuil.<sup>1</sup> Quant à la région centrale elle correspond, comme de juste, à l'élément *terre* dont la couleur est naturellement jaunâtre. C'est pourquoi, en Chine, la couleur impériale, celle du centre et du souverain seigneur de toute la terre, est le *jaune*.

<sup>1</sup> A propos de l'ouverture récente de la tombe de Tout-Ankh-Amon, on a pu lire que les tombeaux égyptiens étaient placés à l'*occident*, côté du déclin et de la mort. Ce désir général des civilisations primitives de se conformer à l'ordre de la nature manifesté par la direction des points cardinaux et de la révolution diurne, se trouve également en Chine où les monuments sont orientés suivant la méridienne. Dans le culte des ancêtres, l'officiant se tourne vers l'*ouest*, sauf l'empereur qui se tourne vers l'étoile polaire.

« Au dedans des quatre mers, dit Confucius, tous les hommes sont frères ». Ces quatre mers canoniques qui figurent dans le *Chou king* et qui correspondent à la direction des quatre portes rituelles de l'enceinte quadrangulaire de la capitale restent, dans leur ensemble, indéterminées<sup>1</sup> : elles répondent surtout à un postulat d'ordre cosmologique, comme le fleuve Océan de notre antiquité gréco-latine ; car l'esprit conçoit difficilement que les régions terrestres soient illimitées et se satisfait mieux en admettant, autour de l'univers, un chaos liquide touchant à la voûte des cieux.

Cette association des couleurs aux régions cardinales n'était d'ailleurs pas considérée par les Chinois comme arbitraire, mais bien comme l'expression des lois physiques de la nature. Mer Boréale ou mer Noire étaient donc pour eux des termes équivalents, de même aussi que mer Australe et mer Rouge, puisque le *noir* est la couleur du nord et des ténèbres comme le *rouge* est celle du sud et du feu.

D'autre part si la capitale oecuménique marque le centre de l'univers terrestre, la révolution cosmique — métaphysique et transcendante — se produit partout. Chaque localité est soumise à l'influence des points cardinaux, et le prince feudataire, sujet de l'empereur, constitue dans son propre domaine un centre cosmologique : aussi son trône est-il également tourné vers le sud ; il en est de même dans le

<sup>1</sup> Faute de comprendre ce caractère cosmologique du postulat des « quatre mers », certains sinologues se sont demandé si la mer chinoise boréale ne serait pas le grand lac salé de Tartarie.

Nos atlas dénomment « mer Jaune » la mer située entre la Corée et l'embouchure du *Yang-tseu kiang*. Comme cette mer intérieure est voisine de l'ancienne capitale Nankin et que le jaune est la couleur du centre impérial, on pourrait attribuer son nom à l'idée de « mer Centrale ». Mais, au mot *houang* (jaune), le grand dictionnaire impérial de *K'ang-hi*, qui mentionne plusieurs acceptions géographiques de ce mot, reste muet quant à une mer jaune. Ce nom, probablement d'origine étrangère, pourrait provenir de la couleur de l'eau dans les parages de l'embouchure du fleuve.

centre familial où le père, maître de la maison, est assis face au sud. Cette cosmologie n'est pas spéciale au Fils du Ciel et tous les peuples voisins, indépendants ou tributaires, l'ont adoptée comme donnant une claire explication des lois de l'univers céleste et terrestre.

Parmi ces peuples, au premier rang sont les peuples turks ou turco-tartares<sup>1</sup> qui, dans l'antiquité chinoise, s'étendaient jusqu'au delà du fleuve Jaune, à tel point que les principautés de *Tsin* (*Chan-si* actuel) et de *Ts'in* (*Kan-sou* actuel), dont le rôle fut prépondérant au temps de la féodalité, étaient ethniquement turco-tartares. Elles conservèrent si longtemps les anciennes coutumes turkes que le prince de *Ts'in* fondateur de la courte dynastie impériale de ce nom, fit enterrer vivantes ses femmes dans son tombeau.<sup>2</sup>

Dans les siècles suivants les Mongols et les Turcs proprement dits se répandirent vers l'ouest et fondèrent de grands empires ; comme nous le verrons, ils emportaient avec eux les principes de l'antique cosmologie chinoise ; mais bien plus anciennement, les Iraniens, qui en étaient également imbus, avaient introduit ces principes à Babylone.

En feuilletant, il y a deux ans, l'*Histoire de l'astronomie ancienne* de Bailly (1777), mes yeux tombèrent par hasard

<sup>1</sup> On sait que, depuis une quarantaine d'années, le terme *turk* a été adopté pour caractériser l'ensemble des peuples, autrefois dénommés touraniens, qui, entre les langues à flexion de l'Occident et les langues monosyllabiques de l'Extrême-Orient, parlent des langues agglutinatives appartenant à une même famille, et ont des tendances communes. Ils se divisent en quatre groupes : *finno-ougrien*, *turc*, *mongol* et *mandchou*.

Les cinq nations turques primitives, dit Abou'l Ghazi, sont les Kiptchak, les Ouïgour, les Kankli, les Kalatch et les Karluk.

<sup>2</sup> Voir Ed. CHAVANNES, « Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien », tome II, p. 195. Ce souverain, qui détruisit la féodalité et fonda le grand empire unifié, a assuré l'extension de la race chinoise en construisant la Grande muraille — très efficace contre les incursions des cavaliers nomades — à l'abri de laquelle les populations allogènes devinrent sédentaires et furent absorbées.

sur un passage disant (p. 480) : « M. Anquetil,<sup>1</sup> dans sa traduction du Zend-Avesta nous donne quelques détails sur les idées des anciens Perses... Quatre grandes étoiles sont les surveillantes des autres... et gardent l'est, l'ouest, le midi et le nord ». Bailly, qui connaissait l'*Histoire de l'astronomie chinoise* du P. Gaubil (1732), faisait ici un rapprochement judicieux entre ces quatre étoiles iraniennes et celles des Chinois qui marquent aussi les points cardinaux du ciel, c'est-à-dire le lieu des équinoxes et solstices. Comme depuis quinze ans je m'étais attaché à reprendre et à continuer l'œuvre du P. Gaubil, je fus frappé par cette analogie. Renseignements pris, je constatai que personne n'avait suivi la direction indiquée par Bailly et que, dans la collection des *Sacred Books of the East* publiée sous la direction de Max Müller, la traduction des livres chinois et iraniens est entremêlée sans qu'on y ait remarqué l'évidente identité des systèmes astronomique et cosmologique. Aussitôt qu'elle fut signalée, cette identité, comme aussi l'origine commune de ces systèmes, fut admise par les iranistes, notamment par les professeurs Junker de Hambourg, Lommel de Francfort et Jacobsohn de Marbourg. Le concept du pôle entouré des points cardinaux célestes, et de la capitale entourée des points cardinaux terrestres, y est manifeste. Les particularités du système chinois et de la théorie des cinq éléments s'y retrouvent. Les symboles zoaires (tels que la tortue, associée au nord, à minuit et à l'humidité) apparaissent fragmentairement dans les débris, malheureusement très incomplets, de la littérature iranienne. L'association chinoise des cinq planètes aux cinq points cardinaux, spécifiée par les textes

<sup>1</sup> Au temps de la lutte anglo-française dans l'Hindoustan, la nouvelle se répandit en Europe que le livre sacré de Zoroastre subsistait chez les Parsis de Bombay. Le jeune Anquetil-Duperron, élève de l'École des Langues Orientales, s'engagea comme simple soldat dans l'armée des Indes et réussit à se procurer et à traduire l'Avesta.

pehlvi, permet déjà d'induire que la théorie des cinq couleurs, liée à celles des cinq éléments et des cinq planètes, existait aussi dans l'Iran. Je n'en avais cependant pas trouvé de confirmation directe lorsque je lus, dans Hérodote, que « les Perses nomment mer Rouge la mer Australe » et que le Tigre et l'Euphrate se jettent « dans la mer Rouge ». La couleur rouge, on l'a vu, est en Chine l'attribut du sud.

Le nom de mer Rouge attribué à la mer Australe (océan Indien) est ainsi expliqué. On peut dès lors supposer que le nom de notre mer Rouge actuelle, golfe de l'océan Indien, en est une conséquence ; car il était naturel que les Grecs, sachant que ses eaux se prolongeaient jusqu'aux rives perses, l'aient englobée dans le nom générique de mer Rouge ou Australe.<sup>1</sup>

L'historien *Sseu-ma Ts'ien*, qui écrivait un siècle avant notre ère, nous a transmis des renseignements sur les peuplades turkes contre lesquelles les Chinois de son temps avaient à se défendre et qu'ils désignaient sous le nom générique de *Hiong-nou*. Nous y voyons que ces nomades avaient adopté ce trait essentiel de la cosmologie chinoise : leur souverain était considéré comme situé au centre, ayant à sa gauche (c'est-à-dire à l'est) l'héritier présomptif et à sa droite (ouest) son deuxième assesseur.<sup>2</sup> Les Turks, descen-

<sup>1</sup> Les Grecs ont en effet appelé notre mer Rouge ἡ Ἐρυθρὰ Θάλαττα. La colonie italienne située sur ses bords a reçu ce même qualificatif (Érythrée) appliqué par Hérodote à notre océan Indien.

<sup>2</sup> Voir le *T'oung Pao* (Leyde, Brill éd.) de 1922, p. 281.

Le titre complet du souverain des *Hiong-nou* était : *tch'eng-li kou-t'ou chen-yu*, ce que les Chinois traduisent par « le majestueux Fils du ciel » (cf. CHAVANNES, *M. H.* I, p. LXVI). D'après les divers termes indiqués par les historiens chinois *Sseu-ma Ts'ien* et *Pan Kou*, Bitourin et Radloff ont considéré les *Hiong nou* comme les ancêtres des Turks et des Ouïgours.

Mais cette opinion est actuellement rejetée par M. Kurakichi Shiratori, dans un article du *Journal asiatique* (1923) « Sur l'origine des *Hiong-nou* », d'après divers indices dont voici un exemple :

L'historien *Pan Kou* (fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère) précise la signification de chacun des termes composant le titre du souverain des *Hiong-nou* :

dants des anciens *Hiong-nou*, avaient ainsi, bien avant leur expansion, emprunté ces principes aux Chinois, lorsqu'au VI<sup>e</sup> siècle, après leur victoire sur les Avars, ils devinrent les voisins et les alliés des Persans, également imbus des mêmes principes antérieurement à Zoroastre. Ces principes chinois étaient même tellement liés à leurs traditions que la série, en apparence incohérente, des anciens mois turcs transmise par Al-Birouni reproduit les interversions introduites dans le cycle chinois des douze animaux à la suite d'une réforme calendérique.<sup>1</sup> On sait d'ailleurs que les Turks ont longtemps conservé mainte idée chinoise, notamment le culte des cinq éléments incarnés dans cinq empereurs mythiques correspondant aux cinq couleurs canoniques. Il n'est donc pas surprenant qu'après leur installation en Asie mineure les Turks aient appelé mer Noire et mer Blanche les mers situées au nord et à l'ouest de cette contrée.<sup>2</sup> Jusqu'alors

« *Tch'eng-li* signifie « le ciel » ; *kou-t'ou* signifie « le fils » ; *chen-yu*, signifie « vaste ». On sait que *tch'eng-li* (ciel) correspond au *tängri* des Turks et des Mongols. Mais le mot *kou-t'ou* (fils) ne trouve pas d'équivalent chez eux, tandis qu'il correspond au *guto* des Tongous. D'après divers faits analogues le savant japonais soutient que le peuple *Hiong-nou* est un mélange de Mongols et de Tongous, où prédomine l'élément mongol. Il montre en outre que *Hiong-nou* n'est pas un nom générique mais désigne un peuple déterminé que les Chinois appelaient précédemment *Hou* et qu'ils fragmentaient en deux parties, ceux de l'est étant les *Tong-hou* (*Hou* orientaux) dans la région du fleuve Sira Mïtren. D'après M. Kurakichi Shiratori, les traces de ces deux peuples se retrouvent de nos jours dans la région supérieure du fleuve Amur et dans le bassin du fleuve Nonni. Le premier s'appelle aujourd'hui Solon ; sa langue est un mélange de mongol et de tongous avec prédominance de tongous, le second s'appelle Dakhur et parle une langue mi-mongole mi-tongous où domine l'élément mongol.

<sup>1</sup> Voir *Archives*, 1920, p. 229 ; et *Journal asiatique*, 1920, p. 75.

<sup>2</sup> C'est au XI<sup>e</sup> siècle que le sultan turc Alp-Arslan attaque l'empire byzantin et conquiert l'Arménie ; Soliman, qui lui succède en 1072 enlève aux Chrétiens tout ce qui leur restait en Asie mineure et vient s'établir dans la riche ville de Nicée. Mais déjà depuis plusieurs siècles, l'immigration turque, précédemment dirigée au nord de la mer Noire, avait bifurqué au sud-ouest par suite de l'affaiblissement du pouvoir militaire des khalifes arabes. Les Abbassides confèrent aux aventuriers turcs les terres et châteaux qu'ils peuvent conquérir sur le Roum. Au X<sup>e</sup> siècle la croisade de ces condottieri est incessante et des marquisats turcs se fondent ainsi en Anatolie.

la mer Noire avait conservé chez les Byzantins son ancien nom de Pont, auquel venait s'ajouter celui de mer Russe.<sup>1</sup> Postérieurement elle est connue des Italiens sous le nom de mer Majeure (Mar Maiour de Marco Polo, Mar Maor des cartes vénitiennes, Mar Maggiore de Barbaro). A la même époque le géographe arabe ed Dimishqî, mort comme Marco Polo en 1326, indique le nom de *Bâhr el aswad* qui peut signifier « mer Noire ». Toutefois M. J.-J. Hess observe que, tant en arabe (*aswad*) qu'en turc (*kara*), le même mot possède la double signification de « plus grand » et de « noir ».<sup>2</sup> Les expressions *Bâhr el aswad* et *Kara deñiz* ne seraient ainsi que l'équivalent du terme mer Majeure.

Mais, quelle que soit l'origine première — antérieure à l'installation des Osmanlis en Anatolie — du terme « mer Noire », sa combinaison ultérieure avec le terme purement turc « mer Blanche », est évidemment d'ordre cosmologique, à moins d'une double coïncidence<sup>3</sup> beaucoup moins vraisem-

<sup>1</sup> L'historien et géographe arabe el Masoudi († 956) écrit : « La quatrième mer, ou mer du Pont (Bâhr Buntus), est celle des Bulgares, des Russes et des autres nations qui habitent du côté de la ville de Laziqah... ». La chronique « dite de Nestor », composée en l'an 1113 et traduite sur le texte slavon-russe par Louis Léger, Paris 1884, dit : « Le Dnieper se jette dans la mer du Pont par trois bouches : cette mer s'appelle Russe... ».

<sup>2</sup> Sir W.-M. Ramsay écrit : « In actual usage, *kara* (literally black) is not much used to indicate mere colour. A black object is *siakh*, but *kara* means big, or powerful ».

De même en arabe *aswad* signifie « greater, and greatest, in respect of estimation of rank ».

<sup>3</sup> A propos de coïncidence en fait de recherches étymologiques, je saisis cette occasion de signaler un cas également en rapport avec la Chine et la géographie historique. Le terme « aimant » (minerai de fer magnétique) se dit en chinois « pierre qui aime, pierre aimant » (*ts'eu che*) ou par abréviation *ts'eu*, aimant, signification spécifiée par l'écriture idéographique et par des textes anciens. Klaproth a fait à ce sujet un rapprochement naturel avec le terme occidental « aimant » supposé provenir d'aimer, et j'ai reproduit ce passage de sa célèbre « Lettre à M. le baron de Humboldt » (1843) dans « L'origine de la rose des vents et l'invention de la boussole » (*Arch. sc. ph. nat.*, 1923). Mais depuis une quarantaine d'années on sait que « aimant », comme aussi « diamant », provient d'*ἀδάμας* fer dur.

M. J.-J. Hess m'informe que dans le dialecte d'al Qasim (Négd) le mot *al-mâs*, qui en arabe classique signifie « diamant », désigne l'aimant. Le mot

blable que l'explication naturelle : mer Blanche (*Ak deñiz*) = mer de l'ouest, de même que *Ak Padichah* (le Padichah Blanc) est l'empereur de l'ouest. Lorsque l'influence de la cosmologie chinoise aura été prise en considération et discutée, on sera bien libre, en connaissance de cause, de rejeter mes conclusions tant en ce qui concerne la mer Rouge que la mer Blanche ; mais d'ici là je continuerai à constater que l'un des principaux éléments d'appréciation est resté méconnu, comme il avait été méconnu des iranistes pour l'interprétation de l'Avesta. A mon avis le nom de mer Noire, que les Turcs osmanlis ont trouvé usité en Anatolie, a évoqué dans leur esprit le sens de mer Boréale et ils l'ont complété en attribuant postérieurement le nom de mer Blanche à celle qui les limitait à l'ouest.<sup>1</sup>

On m'a objecté qu'il conviendrait de produire des faits intermédiaires pour rapprocher des données aussi éloignées

classique al-mâs (ou almâs) « diamant », remonte au moyen-perse almas (almast) qui à son tour est un dérivé du grec *ἀδάμας* et a également le sens de diamant.

Ces considérations sont à retenir pour l'histoire de l'invention de la boussole. Au temps des Croisades, tant chez les Francs que chez les Arabes, celle-ci consiste simplement en une aiguille de fer ordinaire, flottant sur l'eau et magnétisée au moyen du minerai de fer magnétique chaque fois qu'on en désire une indication ; et il en est de même en Chine au XII<sup>e</sup> siècle. L'aimantation permanente ne peut s'obtenir qu'avec des fers carbonés ou des aciers. Ce perfectionnement semble apparaître en Chine au XIII<sup>e</sup> siècle, car l'emploi de l'aiguille aimantée, au lieu d'être subsidiaire, est alors continu et permet de tenir une route fixe. Ce même perfectionnement a dû se produire en Occident entre le règne de Saint-Louis et les premières navigations portugaises, mais je n'ai pu trouver aucune indication précise à ce sujet.

L'étymologie grecque du mot « aimant » pourrait aider aux recherches, puisque ce terme suppose l'aimantation permanente et ne s'applique pas à l'aiguille aimantée mais à l'intermédiaire servant à la magnétiser. D'autre part les marins persans fréquentaient les ports de Chine et il serait intéressant de savoir si la forme arabe, dérivée du pehli, est antérieure aux formes italienne ou provençale dérivées du grec.

<sup>1</sup> J'ignore à quelle date apparaît le terme mer Blanche. Il se trouve combiné avec celui de mer Noire dans le *Mohyt*, traité nautique composé en l'an 1555 par l'amiral turc Sidi Ali Reis (Voir « L'origine de la rose des vents », dans les *Arch. des sc. ph. nat.*, 1923).

que celle d'Hérodote et des Turcs osmanlis. Mais de ce qu'une vague de notions chinoises s'est propagée vers l'ouest au temps des Mèdes ou des Perses, il ne s'en suit pas nécessairement que ses effets doivent continuer à se manifester en Occident jusqu'à l'arrivée d'une autre vague apportée, bien des siècles plus tard, par un autre peuple. Si l'on désire trouver des faits continus reliant entre elles ces deux vagues, il n'y a qu'à se reporter à leur source commune, en Chine, où le système cosmologique existait bien avant Zoroastre et s'est perpétué bien après Soliman le Magnifique.

De ce foyer chinois, peu propre aux sciences mais où l'esprit de symétrie avait élaboré une représentation unitaire, simpliste et commode, de l'univers et de ses lois, des vagues d'influence se sont propagées à toutes les époques et dans toutes les directions, par exemple au Japon, en Indo-Chine, en Malaisie ; l'une d'elles, par l'intermédiaire des Mongols, a déferlé sur la Russie dont le folklore conserve mainte expression d'origine chinoise empruntée aux Tartares<sup>1</sup> : l'une d'elles, bien connue, est celle de *tsar blanc*, c'est-à-dire *d'empereur de l'ouest*.

L'antiquité chinoise a divinisé en effet cinq empereurs qui président aux cinq régions de l'espace. L'empereur jaune

<sup>1</sup> Au hasard de quelques lectures, je note, par exemple :

Chez Tourguenef, « les diables dans l'eau noire » ; d'après la cosmologie chinoise l'eau et la couleur noire correspondent, comme il a été dit plus haut, au nord et au principe passif qui, dans l'ordre éthique, se transforme en principe du mal et des ténèbres. C'est de cette transposition de la doctrine dualiste du *yin* et du *yang* en doctrine morale du Mal et du Bien qu'est né l'Avesta de Zoroastre ; c'est pourquoi la tortue, symbole chinois du *yin*, est vouée à l'exécration chez les Iraniens (cf. « Le système cosmologique sino-iranien » dans le *Journal asiatique* de juin 1923).

Chez Gorki, un pauvre hère, hanté par l'atavisme de la vie nomade, rêve de « marcher jusqu'à la mer Occidentale » ; cette mer indéterminée est la mer canonique chinoise de l'ouest.

Chez Merejkowsky (l'Antéchrist) un familier de Pierre le Grand lui dit : « Les moines travaillent pour l'Empereur céleste, non pour l'empereur terrestre ». En Chine, l'antique divinité suprême, l'Empereur d'en haut, localisé au pôle céleste, porte le même nom *ti* que l'empereur terrestre.

*Houang ti*, un des souverains légendaires de la haute antiquité, figure déjà dans le *Yi king*, le livre canonique de la divination, composé au XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Sous la dynastie des *Tcheou*, au temps de Confucius, la doctrine des cinq empereurs *Jaune* (centre), *Vert* (E.), *Rouge* (S.), *Blanc* (W.), *Noir* (N.) est établie. Chez les Mongols cette ancienne tradition mythologique — restée liée à la doctrine chinoise des cinq éléments — s'applique aux empires asiatiques actuels : l'empereur Jaune est celui de la Chine, l'empereur Blanc est celui de la Russie, etc. L'homologie est évidente entre ce nom de tsar *blanc*, donné par les Mongols à l'empereur de l'ouest, et celui de mer *Blanche* donné par les Turcs à la mer de l'ouest.<sup>1</sup>

Si d'ailleurs, sans revenir au foyer chinois de ces idées cosmologiques, on désire trouver, postérieurement à Hérodote, la persistance du même concept dans l'Asie occidentale, il n'y a qu'à ouvrir l'Apocalypse où l'on voit la description des sept termes de l'univers céleste dans l'ordre même<sup>2</sup> où les mentionnent le *Yi king* canonique chinois et le *Sirozah* de l'Avesta : 1<sup>o</sup> le centre polaire, trône de la divinité suprême ; 2<sup>o</sup> le Soleil et la Lune symboles des deux principes antithétiques du jour et de la nuit ; 3<sup>o</sup> les quatre points cardinaux célestes de la révolution cosmique, représentés par quatre astérismes. Dans l'Apocalypse ces quatre astérismes sont

<sup>1</sup> D'après L. Cahun (dans *l'Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, t. II, p. 897), les Mongols orientaux portaient le nom de Mongols Bleus (bleu azuré ou vert clair = Est) au temps de Gengis Khan. A la même époque le nom d'empereur Jaune était attribué par les Mongols à l'empereur du centre (c'est-à-dire de la Chine) ; et celui d'*Ak Padichah* « empereur Blanc » à l'empereur de l'ouest (de Byzance ?) actuellement l'empereur de Russie.

<sup>2</sup> Ou plutôt dans l'ordre inverse parce que, dans l'Apocalypse, il s'agit de sept sceaux du destin énumérés dans l'ordre inverse de leur importance. Voir : « La série septénaire, cosmologique et planétaire », dans le *Journal asiatique*, 1924-1925.

empruntés à l'uranographie babylonienne<sup>1</sup> ; mais ce qui est proprement sino-iranien, c'est l'association des quatre planètes cardinales (Jupiter, Mars, Mercure, Vénus) à ces quatre astérismes cardinaux.<sup>2</sup> Ces quatre planètes cardinales sont représentées par des cavaliers portant leurs attributs et montés sur des chevaux dont la couleur est celle des points et planètes cardinaux sino-iraniens.<sup>3</sup> Cette conception sino-iranienne de l'univers céleste et terrestre se trouve déjà chez Ézéchiel (où l'étoile polaire, comme dans l'Apocalypse est comparée à une pierre précieuse et à un trône), ainsi que

<sup>1</sup> Ces quatre planètes, en Chine et dans l'Iran, correspondent aux points cardinaux, tandis que Saturne est censée correspondre au centre céleste ou terrestre, c'est-à-dire à l'empereur céleste, à la divinité suprême résidant au pôle, ou à l'empereur terrestre résidant au centre de l'univers terrestre. Le centre, céleste ou terrestre, est entouré de douze signes qui, nous l'avons vu, désignent indifféremment les douze heures ou les douze points de l'horizon. L'empereur, terrestre ou céleste, placé au centre de la révolution cosmique, préside ainsi au temps et à l'espace. C'est pourquoi le trône du roi de Perse (Khosrav) était entouré des signes horaires ; c'est pourquoi aussi Saturne (Khronos) est le dieu du Temps. Pour la même raison, dans l'Apocalypse, le Trône polaire est entouré par les vingt-quatre vieillards représentant les divisions du temps.

<sup>2</sup> Le caractère fondamental de la cosmologie sino-iranienne repose sur le concept du *pôle* centre des cieux, c'est-à-dire sur le concept de la révolution diurne, par conséquent *équatoriale* puisque le cadran de la révolution diurne est l'équateur céleste nommé par les anciens Chinois « le Contour du ciel ». Tout au long de l'histoire, l'astronomie chinoise a conservé ce caractère équatorial signalé au XVIII<sup>e</sup> siècle par Gaubil.

L'astronomie babylonienne, sauf erreur, est au contraire essentiellement fondée sur la notion de l'*écliptique*, relative à la révolution annuelle et au cercle oblique, auquel ne correspond pas le pôle. C'est peut-être pour cette raison que la localisation du Trône céleste à l'étoile polaire, désignée par le terme « pierre de saphir, pierre de jaspé » chez Ézéchiel et dans l'Apocalypse, n'a pas été comprise par les exégètes. Même l'assyriologue A. Ungnad, qui a récemment commenté le texte astronomique d'Ézéchiel dans ses « Kulturfragen », n'y a pas vu l'étoile polaire au sommet de la voûte cristalline et transpose les points cardinaux célestes (évidemment équatoriaux) sur le cercle oblique. (Voir : « La cosmologie religieuse en Chine, dans l'Iran et chez les prophètes hébreux » et « Le cadre astronomique des visions de l'Apocalypse », dans les *Actes du congrès international d'histoire des religions*, Paris, 1923).

<sup>3</sup> Je souhaite que ces rapprochements suscitent des discussions qui auront pour résultat de préciser les ressemblances et les dissemblances des systèmes babylonien et chinois ; et d'établir ainsi leur part respective d'influence sur la cosmologie des anciens Perses.

chez Zacharie, où les vents des quatre points cardinaux terrestres se tiennent « devant le Seigneur de toute la terre » (le souverain œcuménique, Darius) et sont représentés par des chevaux rouges, noirs, blancs et « grêlés »<sup>1</sup>.

Le problème de l'origine et de la diffusion d'un système cosmologique, dont la description dans la littérature canonique et classique de la Chine est très complète, dépasse naturellement les limites de la question de géographie historique ici posée à propos des noms de mer Rouge, mer Noire et mer Blanche. Il était cependant indispensable d'indiquer la position de ce problème général, puisque l'évidence d'un système cosmologique chinois et de sa diffusion à travers l'Asie n'a pas été prise jusqu'ici en considération. Le fait que la similitude sino-iranienne est maintenant admise aura d'ailleurs pour effet de provoquer diverses discussions, parmi lesquelles celle de l'étymologie de ces noms de mers pourra trouver sa place.

<sup>1</sup> La couleur de l'est étant le bleu (ou vert) clair, on trouve, tant chez Zacharie que dans l'Apocalypse, une inévitable discordance sur ce point, puisqu'il n'existe pas de chevaux de cette nuance. Au chapitre des « Ordonnances mensuelles », le *Lî lî*, livre canonique chinois des Rites, indique la couleur des chevaux composant l'attelage du char officiel de l'empereur aux diverses saisons, d'après leur correspondance avec les points cardinaux : au printemps (= E) des chevaux « Dragon-vert », en été (= S) des chevaux roux, en automne (= W) des chevaux blancs, en hiver (= N) des chevaux noirs (voir *La série septénaire*).

